Jacky SIMONIN, Sylvie WHARTON, dirs, *Sociolinguistique
du contact. Dictionnaire des termes et concepts ?*

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2013, 434 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8743>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8743

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 239-242

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Jacky SIMONIN, Sylvie WHARTON, dirs, *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts ?* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8743> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8743>

programme ACOM, un des avatars des atlas sémantiques, dont l'objectif est de reconnaître automatiquement les modèles organisationnels des contextes, pour développer une extension qui permettra de filtrer objectivement et dynamiquement les processus de réorganisation structurale de la polysémie d'un terme dans le temps. Dans « Propositions pour la détection automatique de la néologie sémantique » (pp. 137-159), Coralie Reutenauer revient sur la difficulté de traiter automatiquement les faits de la néologie sémantique. S'inscrivant dans la mouvance rasiériste des études de sémantique textuelle, et appliquant la méthode d'analyse sémiq à l'adjectif « toxique », elle propose une procédure informatisée de repérage mettant en jeu une annotation de corpus en traits sémantiques qui permet de repérer des faits de néologie sémantique. Comme en tout fait d'annotation du corpus, la difficulté relève des principes épistémologiques guidant cette annotation. C'est-à-dire, en fin de compte, de l'homme derrière la machine. Anne Condamines, Nathalie Dehaut et Aurélie Picton (pp. 161-184) reviennent sur « Le rôle du temps et de la pluridisciplinarité dans la néologie sémantique en contexte scientifique. Études outillées en corpus » et proposent à l'examen un corpus scientifique donnant lieu au repérage d'indices quantitatifs, formels (variations comprises) et environnementaux. En traitant du projet DORS élaboré au Centre national d'études spatiales (CNES) et des recherches sur l'exobiologie (origines de la vie sur terre et possibilités de sa réalisation en d'autres lieux), les auteures mettent en évidence l'importance de l'évolution du temps et de la pluridisciplinarité dans la construction de l'interprétation néologique. Enfin, Sylvain Loiseau – « Un observable pour décrire les changements sémantiques dans les traditions discursives : la tactique sémantique » (pp. 185-201) –, met l'accent sur la particularité du signifié ou de l'emploi de certaines unités lexicales à dépendre de leur position dans le texte. En utilisant les mesures d'attraction lexicale sur un corpus d'articles de journaux (norme sociolectale) et sur un corpus d'essais philosophiques (norme idiolectale), il étudie ces variations d'emploi en soulignant que les modèles actuels de contexte sémantique demeurent trop simples et demandent à être approfondis.

Comme on l'aura pressenti, l'ensemble de ces contributions est d'un haut niveau heuristique et l'on se réjouira que ces recherches soient étayées par des analyses concrètes de *corpora* en général bien choisis. Sémantique et néologie n'ont pas fini d'entretenir un dialogue complexe mais fructueux aussi bien pour le morphologue, que le lexicologue, le sémanticien et l'historien de la langue. Enfin, deux articles hors thématique complètent la livraison et traitent d'aspects de la lexicographie portugaise du XVIII^e siècle. Ana Margarida Borges (pp. 203-218) étudie les

dictionnaires de Pedro Jose da Fonseca qui, globalement, constituent une réponse au besoin de renouvellement et d'accroissement de la scolarisation de l'époque. Ou de cohésion textuelle, comme le fait Ramona Pauna avec « L'expression de l'anaphore dans la presse économique » (pp. 219-233). Parfaitement documenté, soigné dans sa réalisation matérielle, ce volume des *Cahiers de lexicologie*, indépendamment des positions que chacun peut avoir en face du recours au traitement informatique des données langagières, propose un état des lieux intéressant d'une réflexion en devenir qui ne cesse de soulever quantité de problèmes auxquels n'aurait guère songé une conscience plus affine avec des traitements empiriques. Et c'est bien là son plus grand et remarquable mérite.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jacky SIMONIN et Sylvie WHARTON, dirs, *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts ?*

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2013, 434 p.

Un dictionnaire, direz-vous, un dictionnaire de linguistique, de sociolinguistique plus précisément avec quelques teintures de sociologie linguistique, en quinze articles ! ? Eh bien oui ! Dernière l'apparence surprenante du volume se construit naturellement, grâce à la compétence des directeurs de publication et de la cohorte de leurs 18 autres collaborateurs, un ouvrage qui peut prétendre au titre de dictionnaire même si son organisation ne répond que de loin à l'ordinaire listage des œuvres lexicographiques. Comme l'expliquent les auteurs, c'est en quelque sorte la nature même de l'objet dont ils traitent qui a conduit à ce choix.

En effet, la sociolinguistique de contact ne cesse de remettre en question la légitimité épistémologique d'une linguistique fondée sur la rationalité européenne des Lumières, laquelle ne peut envisager d'étudier scientifiquement que des données stabilisées. Or, le contact linguistique croisant les diversités sociologiques (ethniques, culturelles, etc.) met en évidence à chaque instant l'instabilité des observables qui impose de revenir sur la configuration idéologique de l'observatoire à partir duquel se réalise l'observation et la nature même des observés. À titre personnel, je rappellerai que la position défendue par Antoine Meillet, en 1918, dans *Les langues dans l'Europe nouvelle* (Paris, Payot), bien qu'elle provienne d'un linguiste en tous points éminent, initiateur des études de sociologie linguistique, reproduit spontanément cette idée selon laquelle le langage reste un moyen essentiel d'exercer un contrôle sur les populations et sur leurs relations en les projetant sur des

aires géographiquement délimitées. D'où les remarques méprisantes sur le hongrois parlé par des magyars inféodés à l'Autriche jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Les directeurs de la publication expliquent très bien que les situations de langues en contact favorisent la création d'espace d'échanges à l'intérieur desquels se dessinent trois courants majeurs d'analyse. Mêlant structuralisme et générativisme, le premier s'inscrit dans une dynamique universaliste. Faisant siens les acquis de la linguistique interactionnelle, le second cherche plutôt à étudier le discours en situation dialogale ou polylogale. Enfin, le troisième revendique une dominante sociopolitique et critique qui cherche à déconstruire les fondements idéologiques de la linguistique occidentale en mettant en relation les faits de contacts de langues avec les mutations actuelles des sociétés. Et ce sont bien ces diverses approches que le volume expose à travers des réflexions réticulaires dans les quinze articles qui composent ce dictionnaire. En effet, chacune des contributions approfondit-elle un point spécifique des problématiques liées à la question des langues en contact tout en ouvrant des perspectives avec les articles connexes du volume, d'où, à l'inverse d'une crainte justifiable, ressort l'image d'un tout cohérent offrant les moyens d'analyser en profondeur les pratiques sociolinguistiques liées aux mutations sociétales dont est témoin le monde contemporain. C'est ainsi que l'ouvrage ne prétend pas présenter une théorie unifiée fondée sur un consensus terminologique, mais plutôt un panorama informé et objectif d'un domaine complexe à l'intérieur duquel prennent place des travaux foisonnants.

En ouverture, Jacky Simonin et Sylvie Wharton (pp. 13-18) détaillent les modes d'approche sociolinguistiques des contacts de langues qui composent finalement le corps du volume. Anna Ghimenton et Sylvie Wharton (pp. 19-42) reviennent sur la question du plurilinguisme sous l'angle de l'acquisition et du développement en déplorant que trop rares soient les ouvrages qui traitent des rapports du processus d'acquisition du langage et des langues avec les contextes sociaux de leur développement. Sophie Alby (pp. 43-70) traite de l'alternance et des mélanges codiques (*code switching*, *code mixing*, *extra-sentential code switching*, *flagged switching*, dans les terminologies anglo-saxonnes) en prenant l'exemple de deux variétés de langue, le kal'na et le français (en Guyane française). Son analyse montre l'intérêt de distinguer entre des alternances qui relèvent de la nécessité d'interpréter les compétences linguistiques respectives des interlocuteurs et celles qui sont simplement l'expression du mélange des langues et d'un parler bilingue. Ce sont précisément les rapports de ce bilinguisme et du plurilinguisme qui font

la matière de l'article du regretté Bernard Py et de Laurent Gajo (pp. 71-93) ; les auteurs y montrent qu'une certaine prudence est nécessaire pour appréhender des faits délicats qui mettent en jeu non seulement des compétences linguistiques, mais aussi des compétences culturelles. Cyril Trimaille et Marinette Mathey (pp. 95-121) saisissent cette difficulté et en font le point de départ de leur article sur les catégorisations : « Aucun sujet, aucun objet, aucun phénomène n'échappe en effet à l'activité classante et désignante des êtres humains. Les ressources et les pratiques langagières font partie de cet environnement, et font elles-mêmes l'objet de catégorisations, tout en contribuant à configurer ces environnements » (p. 95). Et ils appliquent cette observation aux aspects historiques et épistémologiques de la catégorisation des langues en familles puis en types, en montrant que cette activité repose toujours sur « des finalités pratiques et souvent idéologiques impliquant des dimensions psychosociales » (p. 117). Logambal Souprayen-Cavery et Jacky Simonin (pp. 132-142) envisagent la question du *continuum* linguistique à propos du créole et de la langue standard à la Jamaïque. Dans le cas de la Réunion, ils proposent que la notion d'interlecte, comme processus dynamique, puisse rendre compte du contact des langues en ce milieu, puisque le créole comme le français y partagent des formes linguistiques résultant de la rencontre de ces deux langues, la première dépourvue de normes linguistiques établies, la seconde, au contraire, fortement normalisée et contrainte. Il revient à Georges Daniel Véronique (pp. 143-177) de traiter de la créolisation et des créoles ayant comme langues lexificatrices l'anglais, le français, le portugais, l'espagnol, ou le néerlandais. Et, à travers un développement fermement articulé, historiquement argumenté et exposant toutes leurs caractéristiques, l'auteur montre très bien que « les langues créoles, à cause des conditions mêmes de leur apparition, sont au carrefour des recherches sur l'acquisition et le contact des langues, ainsi que sur la typologie linguistique. Leur insertion dans des formations sociales qui s'interrogent, peu ou prou, sur leur statut dans l'éducation, et dans d'autres sphères sociales, concerne particulièrement la sociolinguistique et la didactique des langues » (p. 172). Dans « Didactique(s) du (des) plurilinguisme(s) » (pp. 179-221), Michel Candelier et Véronique Castellotti envisagent la question des apprentissages des langues étrangères ; à l'issue de leur exposé qui envisage l'ensemble des aspects liés à cet objet, et démarquant un aphorisme de Jean-Baptiste Marcellesi en forme de paradoxe, les auteurs en viennent à conclure que « si la compétence plurilingue est chose éminemment globale, n'est-on pas en droit d'estimer qu'il n'y a pas de véritable

didactique des langues sans didactique du plurilinguisme et que, de ce fait, la didactique du plurilinguisme est la didactique des langues véritables » (p. 212). Les didacticiens des nouvelles écoles supérieures du professorat et de l'éducation (ESPE) apprécieront en fonction de leur propre vision des choses... « Riche d'une histoire qui en fait un concept incontournable dans les problématiques sociolinguistiques » (p. 223), la question toujours pendante de la diglossie est l'objet qu'envisagent Jacky Simonin et Sylvie Wharton, et, à partir de Charles Ferguson (« Diglossia », *Word*, 15, 1959, pp. 325-340) les auteurs en retracent le développement et les avatars chez Joshua Fishman (« Diglossia and Societal Multilingualism : Dimensions of Similarity and Difference », *International Journal of Sociology of Language*, 157, 2002, pp. 93-100), Jean-Baptiste Marcellesi (« Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches », *Langages*, 61, 1981, pp. 5-11), Georg Lüdi (« Un modèle consensuel de la diglossie ? », pp. 88-93, in : Marinette Mathey, éd., *Les langues et leurs images*, Lausanne/Neuchâtel, IRDP, 1997), y compris jusqu'en celui de « diglossie littéraire » (Michel Beniamino, Lise Gauvin, *Vocabulaire des études francophones, concepts de base*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005). Dans tous les cas, ce concept met en opposition un objet « mineur » avec un objet « dominant », dont l'effet est de contraindre le sujet à choisir une posture d'assimilation au modèle « dominant » ou, au contraire, une posture de rupture et d'exhibition de la différence. En abordant le domaine des écrits plurilingues, Cécile van den Avenne (pp. 245-261) ouvre un champ de recherche relativement nouveau en sociolinguistique. Mais, elle montre qu'il est possible de transposer les principaux concepts de l'oral à l'écrit sous réserve d'accommodation : « La ressource sémantique que constitue le contraste de code, bien décrite par Gumperz (1982) sur des corpus oraux est également ressource à l'écrit » (p. 252). Ce qui est une manière de déjà interroger la matière de l'article suivant, confié à Robert Nicolai et Katja Ploog : « Question(s) de frontière(s) et frontière(s) en question(s) : des isoglosses à la mise en signification du monde » (pp. 263-288). Dans ce cadre Katja Ploog s'est spécialement chargée de l'étude de la dialectologie – déjà documentée en 1987 dans les actes de la quatrième conférence internationale ICHOLS (Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Des Cacologies à la Dialectologie en France, au ^{XX}e siècle », pp. 245-254, in : *Actes de la quatrième conférence internationale ICHOLS*, vol. II, Trèves, Benjamins, 1990) et dans *The Volney Prize* (Jacques-Philippe Saint-Gerand, « La place des études de dialectologie dans le déroulement du Prix Volney de l'Institut de France, entre 1822 et 1878 », pp. 752-767, in : Joan Leopold, *The Volney Prize. Études sur son histoire, ses transformations, son impact en relation avec le*

développement de l'étude des langues et du langage aux ^{XIX}e et ^{XX}e siècles, Los Angeles/Amsterdam, Kluwers, 1999) – qui pose directement la question de la distinction des aires linguistiques en relation avec la géographie des langues et l'écologie linguistique. Pour sa part, Robert Nicolai s'est plutôt attaché à la notion générale de frontière, matérielle ou conceptuelle, dont il entend montrer qu'il n'existe pas d'objectivité qui rende compte de la frontière en tant que celle-ci constitue à ses yeux « une non-notion, une nécessité, un outil, un fait incontournable », une « matérialité conjonctuelle » (p. 283) dont l'unique intérêt est de focaliser l'attention sur les acteurs de ces découpages. Ainsi, dans « Identités plurilingues et pluriculturelles » (pp. 289-315), Danièle Moore et Claudine Brohy insistent-elles sur « les locuteurs qui utilisent les langues et les formes culturelles de leur répertoire, les affichent, les cachent, les mélangent pour exprimer et affirmer leurs identités ou résister à celles qu'on cherche à leur attribuer » (p. 289). Après avoir retracé l'historique de cette notion d'identité, les apports de la sociolinguistique et la dialectique éternelle de l'identité/altérité, les chercheuses conduent en mettant en valeur que les approches contemporaines de cette notion complexe, fondées sur une représentation fluide et dynamique de leur système, « exemplifient de nouvelles formes de critique sociale, de questionnements épistémologiques, d'engagement intellectuel » (p. 311). D'ailleurs, ce sont ces interactions, « concept nomade » (p. 317), dont l'auteur ne retient que l'aspect d'interactions sociales, qui sont au cœur de l'article de Jacky Simonin (pp. 317-347). Celui-ci s'étonne à juste titre de l'absence, ou tout au moins de la place infime, de la linguistique interactionnelle dans la recherche française et justifie cet étonnement par le fait que ce type d'approche induit une « perspective crypto-critique des théories linguistiques établies » (p. 318). Or, ce que la linguistique met en évidence, c'est le caractère plurisémiotique des échanges langagiers, lequel repose plus sur « les pratiques des participants que sur les formes qu'elles mobilisent » (p. 342), de sorte que la recherche ne peut, là, que se retourner vers la question plus générale du contact des langues. Didier de Robillard (pp. 349-373) revient alors sur la notion d'interlecte, « un outil ou un point de vue autre sur "la" linguistique et les langues ? Sémiotique ou herméneutique ? », qui est une analyse approfondie des thèses soutenues dès 1980 par Lambert-Félix Prudent (Lambert-Félix Prudent, Frédéric Tupin, Sylvie Wharton, eds, *Du plurilinguisme à l'école. Vers une gestion coordonnée des langues en contextes éducatifs sensibles*, Berne, P. Lang, 2005) et confortées en 1993 par son doctorat d'état : *Pratiques langagières martiniquaises : genèse et fonctionnement d'un système créole*. Il s'agit rien moins que de remettre en question l'idée d'une

pureté linguistique. En 1982, Alain Berrendonner (*L'éternel grammairien*, Berne, P. Lang, 1982) dénonçait déjà l'éternel grammairien qui subsiste en chaque linguiste. Lorsque Gudrun Ledegen (pp. 349-374) présente le concept de norme, et sa matérialisation plurielle : normes (objectives, descriptives, prescriptives, évaluatives, fantasmées), elle ouvre alors, en quelque sorte, la boîte de Pandore... mais elle montre bien que les approches non mononormatives ne constituent jamais, et en aucun cas, un obstacle à l'appropriation et à l'usage des normes dominantes. Car les « Variations et changements linguistiques » qu'exposent, *in fine*, la même Gudrun Ledegen et Isabelle Légise (pp. 399-417), ne peuvent être définis que par référence à des facteurs linguistique stables dont il est difficile d'identifier la nature intrinsèque puisque ces éléments résultent d'une interaction complexe d'éléments sociaux, attitudeaux et sémiotiques. Dans la postface (pp. 419-427) de ce volume, les directeurs de la publication reviennent sur la grande absente du volume, la typologie, parfois évoquée, rarement convoquée, presque toujours négligée au motif « qu'elle vient en surplomb des différentes facettes que les contributeurs ont explorées » (p. 419) et plaident à juste titre, avec de bons arguments, en faveur de l'ouverture d'une voie sociolinguistique à l'entreprise typologique, et c'est évidemment là qu'il faudrait pouvoir rappeler les travaux de François Jacquesson (*L'Anti-code*, Paris, H. Champion, 2008).

En résumé, chaque contribution étant, d'une part, accompagnée d'une substantielle bibliographie et, d'autre part, fortement soucieuse de tisser des liens avec les autres composantes du volume, compte tenu, également, du soin typographique extrême auquel nous ont habitué ENS Éditions, nous tenons là un ouvrage singulier, suggestif et stimulant dont le principal mérite est d'ouvrir constamment des pistes pour la discussion et le démantèlement critique des idées toutes faites sur les aspects du langage et des langues qui dérangent le conditionnement idéologique dominant des linguistiques soi-disant objectives parce que simplement descriptives.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Irène TAMBA, *Le hérisson et le renard : une piquante alliance*.

Paris, Klincksieck, 2012, 160 p.

Répondre à la question « Que veut dire l'assimilation des philosophes à des hérissons et des anthropologues à des renards ? » est l'objet et la visée inattendue de l'ouvrage animalier. Donnée en conclusion (p. 143), la

réponse est la suivante : « Les hérissons sont le symbole d'une pensée unitaire, qui ramène tout à un unique principe d'explication. Les renards, eux, symbolisent une pensée souple et diversifiée qui s'accorde à la multiplicité des phénomènes ». Soit, mais nombre d'autres questions surgissent immédiatement à l'esprit et suscitent la curiosité : la symbolique animale évoquée semble assez obscure, pour le sens commun s'entend ; même celle du renard – le rusé – qui est le plus familier des deux animaux concernés...

L'auteure en convient : pour arriver à ses fins, à cette fin, autrement dit « pour élucider le mystère de ce couple imagé », il lui aura fallu une « enquête quelque peu tortueuse » (*ibid.*). La source est un proverbe grec attribué à Archiloque (Archiloque, *Fragments*, trad. du grec et commenté par A. Bonnard, Paris, Les Belles Lettres, 2002) : « Il sait bien des tours le renard. Le hérisson n'en connaît qu'un ». On y voit un peu plus clair : le renard est rusé. Certes, mais tout aussi avisé... Quant au hérisson ? Pour lui, il faut attendre une glose du second siècle de notre ère pour trouver une explication : « L'unique stratégie défensive du hérisson – qui se protège derrière ses piquants en s'enroulant sur lui-même – l'emporte sur la multiplicité des ruses qu'invente le malin renard » (*ibid.*).

On connaît Irène Tamba pour ses travaux et ouvrages qui font référence en matière de sémantique, qu'il s'agisse de lexicologie et de sémantique générale (*La sémantique*, Paris, Presses universitaires de France, 2005), ou d'idiomaticité (*Le sens figuré*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 [1982]) : le présent ouvrage s'inscrit dans cette lignée. Pourtant, il étonne et même détonne un peu dans ladite lignée, au vu de la multiplicité des motifs qu'il déploie. Il s'agit d'abord, versant ou facette anthropologique, d'un ouvrage sur la symbolique du monde animal, mais aussi, facette zoologique, sur le monde animal, tant l'histoire naturelle, d'Aristote (*Histoire des animaux*, Paris, trad. du grec par J. Bertier, Gallimard, 1994) à Buffon (*Histoire des animaux*, 1749-1789, cité in : François Dagognet, *Le catalogue de la vie*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 72), nourrit cette symbolique, quand elle ne s'en imprègne pas. Il s'agit encore d'un ouvrage d'épistémologie ou d'histoire des sciences, puisque l'énigme à résoudre est, comme on l'a dit, celle de l'assimilation de champs du savoir ou de disciplines scientifiques, à travers ceux qui les incarnent, à des catégories ou des espèces animales : philosophes-hérissons, anthropologues-renards ; assimilation, que l'on doit, au xx^e siècle, au grand anthropologue (ceci explique cela) Clifford Geertz (*Savoir local, savoir global*, trad. de l'américain par Denise Paulme, Paris, Presses